

Les camarades adresseront tout ce qui concerne l'en dehors à E. ARMAND 22, cité St-Joseph, ORLÉANS

L'en dehors

25 cent. 40 cent. pour l'extérieur bi-mensuel

Par plusieurs routes, nous sommes menés à la même conclusion. Que nous raisonnions notre façon de voir d'après la notion des conditions établies, condition unique du plus grand bonheur réalisable — que nous déduisions nos conclusions de la constitution même de l'homme, considéré comme un agglomération de facultés — que nous nous rangions aux avis d'un certain intermédiaire mental qui semble avoir la fonction de nous guider en cette matière — tout nous enseigne cette loi équilibrable des relations sociales : CHACUN A LA LIBERTÉ DE FAIRE TOUT CE QU'IL VEUT POURVU QU'IL N'ENFREIGNE PAS L'ÉGALE LIBERTÉ DE N'IMPORTE QUEL AUTRE HUMAIN D'EN FAIRE AUTANT. Herbert SPENOER.

4^e ANNÉE, n° 63 Correspondance internationale : allemand, anglais, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, ido, italien, portugais.

ABONNEMENTS ordinaires... Un an : 6 fr. — Extérieur : 8 fr. 25 Abonnements de propagande 44 Exemplaires de chaque numéro — 18 fr. — 24 fr. 25

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés de l'affranchissement nécessaire.

Les Syndicats et l'Anarchisme

En Hollande, notre ami A. L. Constandse, l'éditeur d'Alam, mène une vigoureuse campagne contre les syndicats auxquels il nie toute valeur anarchiste. Constandse est individualiste et profondément et dans sa polémique, il développe six thèses que je crois intéressantes à faire connaître à nos lecteurs. Il va sans dire que j'ai éliminé de la traduction ci-dessous tout ce qui était trop coloré local et polémique de personnes. E. A.

1. Le syndicalisme propage avant tout la notion d'émancipation de classe, l'anarchisme propage la notion de la liberté individuelle, basée non pas sur un intérêt de classe, mais sur la coopération d'individus conscients qui refusent de se subordonner à une volonté supérieure à la leur.

Cette thèse est d'un intérêt unique, car elle précise les différences fondamentales qui séparent le syndicalisme de l'anarchisme. Après la banqueroute parlementaire de la social-démocratie, arrivée à la suite de l'accession au ministère du socialiste Millerand, qui s'y fit le serviteur de la réaction bourgeoise, un effort fut fait pour déclencher parmi les ouvriers une action antiparlementaire étayée sur les syndicats. C'est ce qu'on appela le syndicalisme. Théoriquement le syndicalisme a son début dans la lutte de classes : l'organisation de classe doit croître au sein du capitalisme, s'emparer méthodiquement des fonctions que remplit ce dernier et aboutir à faire de la classe prolétarienne la classe au pouvoir. Ce point de vue est évident chez Sorel et chez Cornélius qui se réclamaient tous deux du marxisme (ce dernier est le père du syndicalisme aux Pays-Bas). Vers la même époque Hubert Lagardelle écrivait que le syndicalisme est une politique différant autant du socialisme que de l'anarchisme. C'était alors un mouvement d'opposition surtout, qui cherchait une base et englobait toutes sortes d'éléments. En 1898, Kropotkine refusait d'écrire une préface pour une brochure où les anarchistes étaient invités à devenir membres des syndicats. Par ailleurs, les syndicalistes affirmaient que le syndicalisme se suffit à lui-même, et ses chefs refusaient d'assister au Congrès anarchiste d'Amsterdam, en 1904. Dans les « Temps Nouveaux » du 15 décembre 1904, Charles Benoît faisait remarquer que le syndicalisme n'est pas tout, que les anarchistes peuvent et doivent agir en dehors des syndicats, que si le mouvement anarchiste communiste est si peu important en France, c'est parce que trop de camarades consacrent leur activité aux syndicats. Les anarchistes — concluait-il — doivent être autre chose que des militants dans les syndicats.

Pour tout syndicaliste, l'organisation de classe est au-dessus de la personnalité et l'individu doit se soumettre aux décisions de l'administration syndicale. Il s'ensuit une centralisation inévitable. Déjà, en 1894, en Hollande, il avait été décidé que les ouvriers ne devaient pas cesser le travail sans en avoir référé d'abord à l'administration syndicale compétente. Les actions à mener doivent être organisées à l'avance et dirigées par des chefs déterminés, qui indiquent quand il faut commencer et quand il faut finir. De là ce principe évident que le mouvement ouvrier est lié aux nécessités, aux tractations et aux décisions de ceux qui le conduisent. C'est tout le contraire de l'idéal anarchiste, comme on le voit tout de suite. L'anarchiste veut faire ce qu'il veut, ce qui n'a rien à faire ni avec l'esclavage, ni avec l'exploitation. Le syndicalisme n'ignore pas d'ailleurs que l'influence de l'anarchisme parmi les ouvriers les rend indociles et peu maniables par les chefs syndicalistes.

2. Le syndicalisme insiste, pour atteindre les buts qu'il poursuit, sur la nécessité de l'organisation au-dessus de l'Etat. — L'anarchisme, au contraire, a sa source dans cette idée que l'organisation doit être la conséquence d'une action visant à l'anéantissement de l'Etat et menée par des révolutionnaires œuvrant de concert. L'organisation ne doit pas conduire à la révolution, théorique ou pratiquement, mais en émaner. Il est impossible d'organiser la révolution, puisqu'elle est une force à la fois désorganisatrice et organisatrice.

L'idée syndicaliste est que les nouvelles formes doivent être tirées du cadre de la vieille société. D'où cette tactique que pour reconstruire, force est de travailler au-dessus du cadre de la société et de l'Etat. Il y a des pays où les statuts syndicaux sont soumis à l'approbation « royale », qui fonctionnent avec l'autorisation légale du gouvernement du pays où les syndicats ont leur siège ! On trouvera étrange qu'une organisation sollicite l'autorisation ministérielle pour fonctionner, se conforme dans ses actes aux lois et s'initie ensuite « révolutionnaire » ! La plupart du temps, le syndicalisme ne fait que remplir le rôle de l'Etat et accomplir des fonctions gouvernementales,

par exemple en distribuant des cartes de pain, en payant les taxes sur les salaires des plus pauvres d'entre ses membres, en venant en aide aux sans travail, en fournissant des consultations médicales gratuites, etc. L'Etat est convaincu que, dans la pratique, le syndicalisme est aussi préparé à coopérer avec lui que les social-démocrates. C'est la conséquence du principe qu'on doit reconstruire au sein du capitalisme, reconstruction parfaitement tolérée par l'Etat, puisqu'elle est dans son intérêt et ne touche en rien à son autorité. La différence avec l'anarchisme est que celui-ci ne veut pas entendre parler de reconstruction de société nouvelle tant que l'Etat n'aura pas été aboli.

Chaque humain qui a quelque peu réfléchi sait naturellement qu'aucune organisation n'est d'utilité pour l'éducation ou la révolte des travailleurs. On n'apprend pas à se battre dans des réunions en chambre ou en payant des cotisations, en distribuant des pots de tisane ou en souscrivant à un emprunt syndical, même pas en obéissant aux commandements des fonctionnaires syndicaux. C'est par la conscience de leur autonomie individuelle, par leur jugement personnel, par l'usage de leur propre volonté que les ouvriers peuvent apprendre à livrer bataille. En tout premier lieu, il ne peut être question d'éducation révolutionnaire que là où l'ouvrier décide pour et par lui-même ce qu'il veut faire, là où il forme lui-même son jugement. Qu'aurait un certain nombre de prolétaires se réunissent et s'associent spontanément et poursuivent un même but qui cadre avec leur volonté, on pourra à juste titre parler d'action commune volontaire. Mais pas autrement. Une organisation née dans ces conditions est saine, spontanée, non imposée ni propagée ; elle émane des besoins, des intérêts de chacun des participants pris individuellement.

C'est une folie que de vouloir organiser la révolution, parce que, en premier lieu, toute véritable révolution désorganise, autrement dit dévaste et sabote l'organisation existant au moment où elle éclate. Une révolution est comme une inondation : on ne peut pas l'endiguer, parce qu'elle a pour raison d'être de démolir les digues qu'on lui oppose. C'est après la désorganisation produite par la révolution et durant le bouleversement qui s'ensuit que les ouvriers peuvent songer à se réorganiser. Au cours de la révolution elle-même, les organisations existantes ne sont d'aucune utilité.

Les syndicats sont absolument inutiles et superflus dans une société sans Etat, dans une organisation sociale anti-autoritaire. L'intérêt de l'organisation est toujours considéré comme supérieur à celui de la révolution, c'est pourquoi toute organisation est, par essence, contre-révolutionnaire. La révolution doit écartier résolument l'organisation. Par-dessus tout devra être anéanti le système tout entier de production et de distribution. Nombre de métiers de luxe doivent disparaître, l'importation des matières premières et l'exportation des produits manufacturés doivent être considérés à un tout autre point de vue qu'actuellement et n'avoir rien à faire avec la politique des marchés et des matières premières. C'est au prolétariat lui-même qu'il appartient de faire surgir les communes organisées du chaos révolutionnaire. C'est ce qu'il accomplira en ce sens qu'il indiquera l'initiative et l'énergie dont il est doué. D'ailleurs, chaque bouleversement social a montré, dans le passé, que les travailleurs sont en état d'appeler à la vie de nouvelles formes d'organisation qui peuvent être basées exclusivement sur le terrain économique, sans aucune intervention de l'Etat : conseils de fabrique, association de producteurs, communes, organisations productrices, etc., etc.

3. Le syndicalisme est une organisation politique qui lutte pour obtenir des réformes dans la société capitaliste. L'anarchisme nie que ce réformisme rapproche l'heure de la révolution et soit antiparlementaire. Le syndicalisme se résume à une entreprise de négociations pacifiques avec la bourgeoisie.

L'obtention d'améliorations pratiques consolide la situation du capitalisme et va à l'encontre de son anéantissement. C'est la politique dite du « réformisme ». On peut se poser la question si le réformisme peut jamais être en état de rapprocher ou même de servir la révolution ? Une transformation dans le capitalisme peut-il servir les intérêts des ouvriers ? — Si oui, peut-elle servir les intérêts de la révolution ? Naturellement non. Toute amélioration du sort de l'exploité le rend contre-révolutionnaire. Les syndicats ne sont pas antiparlementaires, tout au plus œuvrent-ils en dehors du parlementarisme. Tout au plus, disons-nous, car on les trouve toujours pendus aux basques des parlementaires, Et quand ils ne le sont

pas, ils manigancent des négociations de paix avec les capitalistes, directement.

C'est un fait bien connu que les syndicats veulent voir leurs revendications sanctionnées par des lois, qu'ils insistent, en ce sens, auprès des gouvernements issus des parlements, auprès des assemblées législatives, auprès des assemblées départementales, provinciales, communales. Tout gouvernement a pour but de maintenir la bourgeoisie en possession de la propriété et de l'autorité, s'adresser à lui est un principe de trahison, c'est livrer les ouvriers à la classe dominante. Demander à l'Etat aide et protection revient à demander à un fauve abri et secours pour sa proie. Les subventions aux sans-travail, les assurances contre les accidents, les retraites pour la vieillesse, toutes ces lois sociales que le travailleur paye de sa poche soit en achetant plus chères qu'elles ne valent les utilités de première nécessité, soit en subissant un salaire moins élevé — autant d'aumônes jetées aux producteurs pour sauver l'ordre bourgeois. Aux Pays-Bas seulement, vingt années de lois sociales ont fait tomber dans les coffres de la bourgeoisie sept mille millions de florins (1), sa puissance bancaire, usinière, journalistique, fonds politiques, a doublé. Tout récemment, un syndicat du bâtiment a passé un contrat collectif avec une entreprise capitaliste lui garantissant la tranquille exploitation de ses membres durant un an — autrement dit que pendant un an aucun conflit ne se produirait... Voilà le résultat du réformisme.

L'histoire du syndicalisme depuis vingt ans est l'histoire du mouvement contre-révolutionnaire ouvrier, aux dépens des exploités, au bénéfice de l'exploitation, pour la plus grande prospérité de l'industrie. L'on peut dire des leaders du syndicalisme que ce sont des marchands d'esclaves de bonne réputation.

4. Les organisations syndicalistes subissent les lois du capitalisme. Du fait qu'elles vendent la force de travail et lui garantissent de l'emploi selon un salaire déterminé, elles jouent le rôle de chambres de commerce et d'assurances sur la vie, qui prospèrent à la hausse et déclinent à la baisse.

Le scandale Barmat, en Allemagne, est encore présent à toutes les mémoires. Les organisations syndicalistes lui empruntèrent quelque chose comme cinq cent mille francs et, en revanche — en pleine grève des moyens de transport — lui laissèrent passer ses expéditions de lard !!! Cela en dit long sur la mentalité des dirigeants syndicalistes.

Le but des syndicats, d'ailleurs, n'est nullement d'anéantir le salariat ou d'arracher le travailleur à l'exploitation. Le but du syndicat est de vendre la force de travail, de louer tous les travailleurs, de les faire exploiter à de certaines conditions, qui ne touchent jamais à l'essence même du capitalisme. Un syndicat est une chambre de commerce qui vend ses membres au plus offrant enchérisseur — ou une compagnie d'assurance qui les assure contre le chômage... Comme toutes les autres institutions du capitalisme, elle prospère quand le capitalisme prospère et vice versa. Les salaires dépendent de facteurs qui sont hors de la portée des syndicats — de même que les prix des utilités de première nécessité. Que le blé hausse par suite de la restriction de la production ou de la spéculation meunière — que les salaires perdent conséquemment de leur puissance d'achat : que peuvent faire les syndicats ? Que par suite de l'ouverture de nouveaux débouchés croisse la demande de travailleurs (d'exploités), que les salaires et leur puissance d'achat montent, qu'y peuvent bien faire les syndicats ? Que grâce au change bas, les industries puissent bien se concurrencer d'un pays à l'autre et que le chômage soit insignifiant — que par suite de la concurrence, de la perte d'un marché, de la cherté des matières premières, etc., les industriels d'un pays doivent voir diminuer leurs bénéfices, soient obligés de restreindre la production, renvoient des ouvriers, abaissent les salaires — dans l'un ou l'autre cas, quelle influence peuvent bien avoir les organisations syndicales ? Aucune, absolument aucune ! Ils marchent à la remorque du capitalisme, sans plus.

Nous disons que les syndicats livrent pieds et poings liés le troupeau de leurs salariés pour n'importe quelle besogne : industrie des armes, des munitions de guerre, des gaz asphyxiants, des banques, des sociétés d'usure. On lisait dans la « Gazette officielle » des Pays-Bas du 7 avril dernier, que le syndicalisme veut atteindre son but par les voies légales. Et comment !!! Souvenons-nous qu'en 1916, en pleine guerre, deux dirigeants syndicalistes réclamaient le tarif syndical du bâtiment pour les travailleurs occupés dans les fabriques de munitions et les installations d'artillerie. Ils baptisent ça « antimilitarisme ». Déjà, le 16 février 1915, deux autres meneurs du syndicat du bâtiment demandaient qu'on n'em-

ploie pas aux travaux militaires des soldats, mais des ouvriers du bâtiment inoccupés. Et en pays neutre !

5. Le but des syndicats est d'obtenir que tous leurs membres travaillent (soient exploités), à des conditions déterminées — qui ne préjudicient en rien au capitalisme, qui laissent aux travailleurs l'illusion d'une victoire, alors qu'elles leur laissent supporter toutes les charges et consolident le capitalisme.

Supposons que les syndicats atteignent leur but, qu'en résultera-t-il ? Tous leurs membres travailleront, c'est-à-dire seront exploités, en échange d'un salaire « raisonnable ». La tâche du syndicalisme est accomplie : tous les ouvriers sont exploités, mais pas trop durement. Il va sans dire qu'en régime capitaliste, pareil but ne sera jamais atteint, mais dans tous les cas il se poursuit au-delà des cadres de la société actuelle. Les syndicats ont intérêt à supprimer le chômage, qui mine la base financière du syndicalisme. Les capitalistes ne demandent pas mieux que tous les prolétaires travaillent, tant qu'il se trouvera des travailleurs pour accepter les occupations qu'elle leur offre, la bourgeoisie peut dormir sur ses deux oreilles. Les syndicats ayant obtenu ainsi gain de cause pour leurs membres ont remporté « la victoire ». Les salaires élevés engendrent la vie chère et les bénéfices considérables, et les accumulations inquiétantes. Toute cette tactique aboutit à la consolidation de la forme de production capitaliste. La suite, ce sont les fortunes colossales, la lutte pour la conquête des marchés, les guerres. C'est-à-dire le recommencement de l'économie présente.

Pas un moment les syndicats ne s'efforcent à leur formule de « l'émancipation des travailleurs par les travailleurs eux-mêmes ». Chaque syndicat cherche à améliorer ses conditions de travail sans se soucier le moins du monde des autres ouvriers. Il y a quelques années, un syndicat maritime hollandais — un syndicat de gauche des plus avancés, *Eendracht* — demanda au ministre d'évincer les Chinois et autres matelots étrangers des navires néerlandais ; le 2 avril 1915, la Fédération locale des ouvriers du bâtiment demanda à la municipalité d'Amsterdam de décider à l'avenir que 70 % des travailleurs employés par la ville seraient des... amstellodamois. Après ça, il faut tirer l'échelle.

6. La dépossession de la bourgeoisie n'est possible que grâce à la désorganisation résultant de la révolution, au cours de laquelle les travailleurs se réorganiseront économiquement, non pas pour une question de salaire, mais pour régler la production et sa distribution dans un sens anarchiste.

On sait comment les anarchistes veulent venir à bout de la société capitaliste : aucun rapport avec l'Etat, afin de lui ôter toute puissance et le réduire à néant, refus du service militaire, sabotage, désorganisation des forces ennemies. Aucun arrangement avec les patrons, mais les déposséder de leurs privilèges. L'anéantissement et la disparition de la société actuelle doit précéder la reconstruction d'un milieu social libre, sans autorité gouvernementale, basé sur les associations de production volontaires organisées par les producteurs eux-mêmes et par eux seulement. Le combat pour les salaires cesse en même temps que la lutte à remplir, puisque ce sont les fédérations de communes qui règlent les affaires. Faut-il s'étonner que les organisations syndicales combattent cette forme de société ou autres analogues et entravent la révolution, afin de sauvegarder leur existence ?

La bourgeoisie sait cela très bien. Elle s'accommode fort bien du syndicalisme. Dans son numéro du 15 mars 1922, la feuille patronale « *De Vrijheid* » faisait remarquer que toutes les organisations syndicales sortent du même pot, qu'un mouvement syndical chrétien conséquent est aussi irréalisable qu'un mouvement syndical révolutionnaire conséquent. La pratique montre que le mouvement syndicaliste est opportuniste dans son essence et dans son caractère, qu'il est possibiliste, comme on a dit autrefois, qu'il tient compte des époques et des circonstances, qu'il se laisse mener par sa tâche sociale : tractations entre représentants des ouvriers et représentants des employeurs, tractations qui ont pour but de favoriser également le point de vue économique de l'un comme de l'autre groupe. Autrement dit, conciliation entre exploités et exploités.

La bourgeoisie voit très bien que le « socialisme » des syndicats n'est que du capitalisme modifié et que c'est au-dessus du capitalisme que le syndicalisme évolue. Le but de ce dernier n'est pas l'anéantissement du capitalisme — mais la coopération avec le capitalisme. Quelles que soient les théories qu'elles exposent, les organisations syndicalistes ne font pas exception à cette règle générale : elles consolident le capitalisme et l'ordre bourgeois.

A NOS CORRESPONDANTS ET EXPOSITAIRES DE L'EXTÉRIEUR. — Etant donné l'augmentation des tarifs postaux pour l'expédition des imprimés à destination de l'extérieur, nous sommes forcés de porter de 35 à QUARANTE centimes le prix de l'exemplaire à l'étranger.

EGOISME et ALTRUISME

Aucun moi n'est sûrement le centre du monde, mais chaque moi est le centre de son monde ; et en lui réside une impulsion qui est plus forte que toutes les autres impulsions : l'instinct de conservation personnelle.

Où, chaque moi est un monde pour soi : un être organique, résidant sur la planète, pour y vivre sa vie, jusqu'à ce que ses jours soient accomplis. S'affirmer, se conserver, réaliser ses desirs ; vivre, en un mot, tel est le ressort de toutes les actions de l'être humain, le premier et l'ultime motif de toutes ses manifestations vitales.

Cet instinct de propre conservation, cet égoïsme, l'individu le reçoit à sa naissance.

Nier l'égoïsme, c'est nier la vie. Tous les hommes sont des égoïstes. Tous les hommes, à leur su ou insu, par instinct ou par réflexion, agissent toujours et sans aucune exception, conformément à cette maxime : se procurer par chacun de leurs actes la plus grande somme de bonheur possible.

Que ce soit en cherchant le bonheur en soi-même ou en autrui, en s'exaltant ou en se renonçant, en sacrifiant soi ou autrui, en dominant ou en servant, en ne voulant ni dominer ni servir, en luttant pour conquérir sa propre harmonie par le respect de la liberté et l'amour de la liberté ; peu importe. Où qu'ils se trouvent et quelle que soit leur condition, c'est la même chose : les hommes sont et restent des « égoïstes ».

Car les hommes n'agissent pas comme ils veulent, mais comme ils y sont déterminés. Ils ne font que ce qu'ils peuvent faire et rien de plus. Ils sont tous soumis aux prescriptions de leur tempérament et quand leur nature parle, il ne leur reste qu'à suivre sa voix.

Le péché est une illusion du cerveau humain, un fantôme qui n'a rien à faire avec la réalité des choses, et dont il ne peut exister aucun rédempteur, par la bonne raison qu'il n'existe pas. « En soi ou chez autrui. » On accable celui-ci sous l'épithète « d'égoïste », on exalte celui-là par la qualification « d'altruiste ». Mais à la vérité, il n'y a pas d'altruistes, le mot « altruisme » est un synonyme d'égoïsme et non son antonyme.

L'homme qui se sacrifie pour autrui est mu par le même sentiment que celui qui sacrifie autrui. Leurs voies et leurs moyens peuvent différer, leur but est toujours le même : se procurer la plus grande somme de bonheur possible. On le fait, parce qu'on ne peut pas faire autrement. Qui se renonce apparemment se retrouve secrètement, sous une autre forme. Au fond, c'est toujours l'avantage, le profit particulier qui est le but recherché.

L'artiste, le dévoué, le chercheur après la vérité, tous ceux qui se dépensent pour leur idéal et qui, dans leurs heures sombres, ont au moins une fois contemplé avec envie l'impudent contentement de soi-même qu'affiche la médiocrité — tous ceux-là qui maudissent leur sort, ne l'échangeraient pas pour un autre, non pas parce qu'ils ne le veulent pas, mais parce qu'ils ne le peuvent pas : parce qu'à tout prix, ils doivent remplir la tâche qu'ils se sont tracée, parce que c'est en l'accomplissant qu'ils trouvent le bonheur, celle-là et pas d'autre. Sans cette tâche-là à remplir, la vie ne leur paraîtrait pas valoir la peine d'être vécue.

Lorsque nous assistons autrui, c'est parce que ce nous ne pouvons pas le voir souffrir ; si nous pouvions supporter de le voir souffrir, nous le laisserions sur la route.

C'est tellement clair et c'est tellement peu compris.

Si peu que celui-là même qui, chaque jour, en a la démonstration sous ses yeux doit se le répéter pour s'en convaincre. Il n'y a aucune exception.

L'homme qui se croyait le fils de Dieu et qui s'imaginait envoyé pour racheter l'humanité de ses péchés, cet homme dont l'enseignement de la destinée de l'homme et de sa mission divine a produit plus de mal dans le monde et parmi les humains que n'importe qui d'autre, cet homme donc qui prétendait aimer ses semblables, et ne savait sûrement pas ce qu'il faisait, était plus heureux dans ses tourments (si jamais il a existé) qu'il l'aurait été s'il n'avait pas pris sur lui le fardeau de la croix.

L'incorrigible nécessité ne nous laisse aucune liberté de choix. Nous mettrons d'accord avec nous-mêmes est la raison d'être de notre premier et de notre dernier effort. Entre cette aspiration, qui est notre désir secret et notre mécontentement, et sa réalisation, qui est notre bonheur, se passe toute notre existence.

Ce n'est pas le pire, que les hommes soient égoïstes (ils le sont tous) — le pire est qu'ils ne veulent pas être plus égoïstes encore.

Il n'y a pas d'égoïsme « illimité » ; tout égoïsme trouve sa limite dans l'égoïsme d'autrui. On ne fait que ce que les autres vous permettent de faire.

D'où il découle que l'égoïste véritable est celui qui a reconnu que son bonheur était aussi celui d'autrui, et qui ne cherche pas à l'édifier sur le malheur des autres.

John-Henry MACKAY.

Voir à la 4^e page les détails concernant notre balade du 16 août aux environs de Paris.

(1) Un florin vaut actuellement de 8 à 9 francs-papier (2 francs-or).

Notre Point de Vue

Un sermon et des conseils. — Le sâr Judius et la conscience suprapersonnelle. — Beaucoup de besoins et beaucoup de moyens de les satisfaire. — Méthode à changer et non besoins à restreindre. — Du refus et de quelques autres thèses du socialisme révolutionnaire. — Un point de vue du groupe « Atlantis ».

Il y a beaucoup à prendre dans la correspondance de ce numéro-ci et je recommande, entre autres, la lettre du champion idiste W. Caspers. Il est bien vrai que les anarchistes, en majorité, ont ceci de commun avec les religieux qu'ils remettent aux calendes de la société future la réalisation de leurs conceptions. Des paroles, des écrits, autant qu'on en veut. De la réalisation, non ! J'ai l'impression très vive que les années démarcations qui séparent les écoles anarchistes vont disparaître. Il n'y aura plus ni communistes, ni individualistes, il y aura plus d'un côté que les paroleurs et de l'autre les réalisateurs. C'est bien vrai, aucun anarchiste ne vit en individualiste ou en communiste, ce sont des mots, des mots, encore des mots ! Ou les anarchistes sont de première force, par exemple, c'est à se disputer, à se déchirer les uns les autres, à vouloir s'arracher la clientèle restreinte qui lit leurs journaux ou fréquente leurs groupes. Qui donc parlait d'une épuration ? La voilà la véritable épuration, non point tant à chercher à ce que les copains soient des perfectionnés, des saints ou des démons, des anges ou des diables, ce qui est absurde — mais à séparer les discoureurs-théoriciens des réalisateurs-praticiens.

Remarque que je ne vise personne, mais je vois des orateurs qui pourraient déterminer une mentalité générale autre que l'actuelle et qui se confinent à des causeries de groupe. Je vois des causeurs qui veulent faire les orateurs ! Où sont les tournées de conférence de Sébastien Faure — je n'ai pas toujours été en bons termes avec lui, mais ce sont choses du passé — et les auditoires que son verbe attirait ! Il n'y a pas à dire, à ce moment-là, les idées anarchistes étaient plus connues et gagnant du terrain. Il y a autre chose, camarades, il y a autre chose à faire que de nous enliser dans des questions de personnes et des questions de boutiques. Permettez-moi de vous le rappeler ici, où nous ne faisons pas beaucoup de polémique de personnes et où celle que nous faisons n'est pas bien méchante. Vous qui avez le don de la parole, adressez-vous donc aux foules. Tenez ! on a expulsé l'autre jour l'excellent camarade Orobou, et cela est passé inaperçu, n'est-ce pas un peu de votre faute, vous qui dépensez toute votre énergie en des querelles intestines ? N'y a-t-il pas assez de thèmes pour exercer votre éloquence, ô orateurs ! Dieu, la Guerre, la Patrie, la Jalousie ? Occupez-vous un peu moins des communistes et des fascistes dans leurs déments avec l'Etat : ce sont des étatistes qui se balent entre eux. Si vous vous occupez un peu plus de se faire révéler à eux-mêmes des anarchistes qui s'ignorent ???

Il est vrai qu'ici, sur le rivage où nous nous sommes placés, les vagues de ces tempêtes intérieures ne nous atteignent guère. De plus en plus, nous voulons chercher à réaliser le maximum d'anarchisme possible dans nos existences. Nous voudrions nous associer entre humains qui prennent autrement que pour de la littérature certaines formules comme : « ni dieux, ni maîtres », « ni foi ni loi », « ni feu ni lieu » et voir à quelles expériences nos associations nous mèneraient. Nous sommes quelques-uns dans la vie des hommes formules lapidaires exercent une influence, pourquoi ne nous frôlent-elles pas davantage, pourquoi ne recherchons-nous pas, ne provoquons-nous pas l'occasion de nous connaître, de nous rendre, en nous fréquentant plus intimement, l'existence plus agréable, plus remplie, plus audacieuse à vivre ? Il y a pourtant parmi

nous des camarades qui peuvent se fréquenter qui possèdent assez de tact et de délicatesse pour ne pas être une charge les uns aux autres.

Le sâr Judius m'a envoyé un feuillet dont les quatre pages sont remplies de pensées dont l'élevation n'est égale que par le mysticisme. Ce camarade écrit des choses profondes, en général, mais trop abstraites pour avoir une portée pratique, résultat que peut-être il ne cherche pas. Dans ce feuillet, par exemple, il nous décrit sa conception du penseur « vraiment grand, dont l'âme, poëte idéal, possède le sens profond des réalités ». Autant de mots, autant d'abstractions, dont il faudrait donner la définition. Il y a des lecteurs, mécanistes comme je le suis, à qui ces mots ne disent rien. Allons plus loin. « Si ce penseur ne possède pas le sens des réalités, ce n'est qu'un rêveur grandiloquent et impuissant. Si ce n'est qu'un réaliste sans idéal, ce n'est qu'un adroit et bas calculateur. » Là encore, des mots. Je trouve équilibré que si un théoricien subit les inconvénients des théories qu'il expose, il en retire les avantages qu'elles sont susceptibles de lui procurer. C'est l'application du principe de la réciprocité dans toute sa pureté. Judius est traité, j'imagine que quand il fait un portrait pour rien, c'est parce qu'il en retire un avantage « moral ». Sans cela, il le ferait payer. Là où on donne plus qu'on ne reçoit, là où existe le sentiment du moins reçu qu'on a donné, il y a déséquilibre, douleur, souffrance.

Parlant de cette hypothèse « qu'on ne peut adopter personnellement comme ligne de conduite définitive les seuls résultats intégraux de sa propre conscience » le sâr Judius propose une conception de conscience « suprapersonnelle » qui puisse logiquement se situer par delà les états, les églises, les académies. Cette conscience, qui n'est communiste ni individualiste devra forcément s'étayer sur une « autorité extérieure » à l'individu ou au groupe. Ce ne pourra pas être une autorité, une loi intérieure que l'individu ou le groupe ne respectent que pour eux-mêmes. Si c'est une autorité extérieure à la personne ou à la collectivité, elle comportera des sanctions pour ceux qui la nièrent, elle comportera un interventionnisme administratif ou spirituel d'un genre ou d'un autre. Ou la ligne de conduite ne sert qu'à l'individu ou au groupe qu'il adopte, et elle ne comporte pas de sanctions extra-individuelles en dehors de l'association qui s'y conforme. Ou bien la ligne de conduite est déterminée par des initiés, des dépositaires d'une révélation mystique ou abstraite quelconque et ont investis la mission dont ils se croient investis ils interviennent dans l'existence des individus ou des collectifs qui se tiennent à l'écart. Or, dans ces deux cas, cette conscience « suprapersonnelle » ?

Contrairement au sâr Judius, je pense que l'individu ou l'association possède ou peut posséder les éléments voulus pour se créer une ligne de conduite, non définitive, mais modifiable au fur et à mesure de ses expériences. Toute la question c'est que l'individu ou l'association possède la mentalité voulue pour ne pas intervenir dans le développement ou le fonctionnement de son semblable ou de sa voisine. Et ce n'est même pas une question de conscience, de mentalité — termes toujours abstraits — c'est une question de méthode, d'attitude, de coutume, d'acquis.

J'estime que lorsque Fourier écrivait sa fameuse phrase : « Le bonheur consiste à avoir beaucoup de besoins et beaucoup de moyens de les satisfaire » il préconisait une ligne de conduite qui doit forcément mener les hommes vers le bonheur. Avoir beaucoup de besoins, en effet, cela implique mettre en œuvre toutes les ressources créatrices et imaginatives qu'on possède pour chercher et découvrir les moyens propres à les satisfaire. C'est porter à la puissance

maximum son activité, son enthousiasme, ses espérances. J'ai connu un « sauvagiste » qui voulait restreindre ses besoins jusqu'à cesser de parler ; il aurait vécu dans les arbres et l'humanité qu'il rêvait se serait composée d'hommes sans passion, n'employant plus que le langage des signes... Peut-on dire que l'atrophie volontaire du fonctionnement du cerveau soit autant que cela un facteur de bonheur ? Ce n'est pas parce que les hommes vivent intensément qu'ils veulent édifier leur bonheur sur les besoins ou les passions qu'il faut restreindre, c'est la méthode de les satisfaire qui est erronée. L'individu, le groupe politique ou intellectuel, l'ensemble national ou racial, s'imagine qu'il sera plus heureux en faisant souffrir, en opprimant autrui (personne, milieu, peuple). Il se rend pas compte que toutes les mesures qu'il doit prendre pour se garantir contre un retour offensif de l'opprimé empoisonnent sa joie. On ne peut échapper à cette conséquence : quiconque fonde son bonheur sur la souffrance qu'il inflige à autrui est en proie à trop d'inquiétude pour être heureux. C'est un égoïste de mauvais aloi. Le jour où la méthode aura changé, où les hommes, se créant sans cesse de nouveaux besoins, ne s'occuperont plus exclusivement que de trouver les ressources pour les satisfaire, et abondamment, individus ou groupes, de façon à ce que personne ne souffre pénurie ou disette — ce jour-là, l'envisage au point de vue individualiste ou au point de vue communiste, la souffrance sera réduite à bien peu de chose.

C'est au point de vue de cette ligne de conduite nouvelle qu'il faut se placer pour comprendre ce que j'ai voulu dire quand j'ai exposé cette thèse qu'entre camarades, au point de vue des manifestations amoureuses, le REFUS ne peut être qu'exceptionnel — non pas l'effet du caprice, de la coquetterie, du plaisir à voir souffrir autrui, du désir de troubler une harmonie intérieure ou collective... Or, ceux-là même qui me combattent avec le plus d'acharnement seraient les premiers à protester si, dans un milieu de producteurs, l'un des membres de ce milieu refusait par caprice de coopérer à la production, mettant ainsi en danger l'harmonie du groupe... Je reste sur mon terrain de la camaraderie plus efficace en défendant cette thèse que, sans excuse valable ou raison de force majeure, le geste de REFUS, dans un domaine quelconque — individuellement ou au sein d'un milieu de camarades — est un geste destructeur de camaraderie, un acte d'anti-camaraderie. Il ne s'agit pas ici d'obligation, mais d'une conception, d'une méthode de pratique de la camaraderie qui bannit LE REFUS, sauf rare exception. Comme la conception d'un milieu anarchiste bannit le recours à l'autorité établie ou gouvernementale, ce n'est pas une obligation, cela découle de source.

Ainsi, dans une série d'articles que j'ai écrit dans *L'Insurgé* sur « Le Sexualisme Révolutionnaire », j'ai développé plusieurs thèses dont j'attends encore la réfutation et qui sont la conséquence de ma façon d'envisager la camaraderie — qui sont fonction d'une nouvelle ligne de conduite à vivre entre camarades. J'attends encore qu'on me montre que je suis moins individualiste anarchiste qu'autrui lorsque je déclare — toute question de propagande à part — que je ne veux pas plus d'une camaraderie féminine qui n'englobe pas la camaraderie amoureuse que d'une hospitalité où on ne me mettrait pas à l'aise autour du point de vue manger, boire, dormir, philosopher, excursionner... Dans *L'Insurgé* également j'ai défendu cette thèse que dans un milieu de camarades (un milieu sélectionné, fermé, comme celui que constituaient les groupements anarcho-mystiques du Moyen Âge ou la colonie d'ONEIDA, par exemple) la « liberté sexuelle »

en effaçant les marques. C'est bien ! Il n'y a rien de fait ! Reconnaissons. »
« Peut-être ce moine héroïque figure-t-il d'une façon anonyme dans les comptes de la Gouvernante des Pays-Bas, parmi les nombreux religieux qui furent pendant si longtemps et périodiquement ses largesses. (1) »
Brantôme, dans sa *Vie des grands Capitaines étrangers* a raconté comment, lors du sac de Rome, en 1527, les dames furent traitées. « Des courtisanes des plus belles de la ville, il n'en vint point de plus belles que les *lagudoyes* et *rapazos* (pour les laïques et les goudjais) qui s'en donnaient, bon temps ; mais il s'attachaient aux marquis, aux comtes, baronnes et grands seigneurs publics, et se firent l'état de courtisanes, leur faisant plaisir à leurs compagnons, leur faisant croire que c'étaient de vraies femmes qu'ils n'espéraient non plus que les autres et firent un boudoir très friand de leur convent. » Ces grandes dames et religieuses ne semblent pas avoir tenu compte de ces gentilshommes, le bon Brantôme nous raconte en effet qu'encore « aucunes regretteront leur partance de Rome, tant elles y estoient habitées, et qui pis est, force religieuses, filles et femmes en suivirent aucunes à Naples... tant elles se plaisoient à ce doux plaisir ».
Dans son *Histoire du règne de Charles Quint en Belgique*, Alexandre Henne cite quelques-uns de ces braves et loyaux gentilshommes : Philippe et Maximilien de Bourgogne, les de Buren, les d'Aerschot, d'Épinoy, de Praet, de Bréderode, de Bugnicourt, d'Égmont, etc.
Jeux de Princes, écrivions-nous tout à l'heure. A côté de quelques largesses, de quelques courtoisies dans les Pays-Bas, les princesses de la rétriche ne se rendent-ils pas coupables. Dans la rétriche des délits de chasse, par exemple, les malheureux brabançons étaient amputés de l'oreille, les Bohémiens, les vagoabonds, les mendians — contrepartie inévitable du luxe des vêtements, de la table, des fêtes poussé à l'extrême dans toutes les classes de la société ! D'ailleurs, les paysans ruinés par les guerres, les pestes, les famines, tombaient pour ainsi dire fatalement dans le vagoabondage ou le brigandage. On les traquait partout, on leur rasait la

abouissait inévitablement au TOUS A TOUTES, TOUTES A TOUS, qu'il y avait là tout bonnement une forme ou un aspect de la camaraderie amoureuse. Mais cette formule, mais cet aboutissant, je refuse de les livrer à la discussion d'un Club, comme on me le propose.

Je refuse de livrer cette formule aux commentaires et aux interprétations malveillantes d'un troupeau de discuteurs parce que je la considère comme l'extériorisation d'une thèse des plus pures qui aient jamais été proposées. Elle est la prolongation jusqu'au sexuel du « TOUT EST COMMUN ENTRE AMIS de Pythagore (4). C'est une formule que seuls peuvent comprendre et s'assimiler les habitués des sommets réalisateurs. C'est une formule de pratique et d'application à l'usage exclusif d'humains assez libérés dans leur mentalité pour ne pas faire de différence entre le manger et le boire, le dormir et le réfléchir, l'art et l'érotique. Si je consentais à discuter cette thèse, ce serait entre amis d'une pensée assez limpide pour ne pas faire de différence entre une association formée pour la recherche des nouvelles applications d'une découverte scientifique quelconque et une association créée pour la recherche, la pratique des voluptés communes ou inédites, des luxures banales ou rares.

De ces amis-là on n'en trouve pas treize à la douzaine ; ces révolutionnés, ces insurgés intérieurs n'abondent malheureusement pas.

C'est encore en se plaçant au point de vue de cette ligne de conduite nouvelle qu'il faut comprendre les paragraphes ci-dessous de la lettre que j'ai reçu dernièrement du Groupe ATLANTIS, lettre dont j'ai publié déjà un extrait dans notre dernier numéro :

« Quelle joie ici quand nous parvient l'annonce de la venue d'une amie ou d'un ami de passage. Un mois ou quinze jours à l'avance, chacune ou chacun se réjouit à la pensée du nouvel amant ou de la nouvelle amante qui va lui échoir pour un jour, pour quelques jours peut-être, car l'hospitalité que nous offrons ne se limite pas au manger, au boire, au sommeil. Nous pratiquons à l'égard les uns des autres une camaraderie qui n'a rien de commun avec votre camaraderie étiquée, mesquine, exclusive, capricieuse — votre camaraderie occidentale. Je ne me lasserais jamais de le répéter, vous ne savez pas ce qu'est la camaraderie, pas plus que ce que c'est que l'égoïsme. Notre camaraderie, à nous, ignore les limites, comme elle ignore les bienséances et la pudeur. Lorsque l'amie ou l'ami est arrivé, comme nous nous enquêrions avec impatience des données et des objets qui peuvent manquer au milieu ou à la famille d'où elle ou il provient. Il y a toujours parmi nous un produit dont nous avons de trop à échanger pour un produit dont nous n'avons pas assez, mais dont ce groupe ou cette famille possède en abondance. Et s'il n'y a pas moyen de troquer, nous envoyons quand même le produit qui leur manque et, dont nous avons de trop. Nous sommes suffisamment satisfaits par la joie, par le plaisir que nous causons à ces camarades éloignés... »
« N'agissent-ils pas de même avec nous quand l'occasion se présente ? »
Tout cela ne sort pas de la sphère du concret, du « matériel » — mais ce sont les théoriciens, les discuteurs, les spirituels capables d'en accomplir autant ?
E. ARMAND.

(1) Toutes ces idées ne sont pas nouvelles et il y a longtemps déjà que je défends ces thèses. Je renvoie au n° 37/38 de *L'Ère Nouvelle* (décembre 1905) à un article intitulé LES « COLONIES » COMMUNISTES. J'y dénommais FAMILLE ; le couple égoïste, collé, fidèle sexuellement ou permanentement, la famille m'apparaissait comme un des motifs de l'échec des tentatives de communisme libertaire. J'ajoutais : « Une colonie ou un ménage qui ignorent l'amour plural, où les femmes pratiqueraient leur polygamie, où les enfants seraient élevés dès le sevrage en commun ou à peu près, cette colonie, dis-je, aurait de grandes chances de durée ». J'ai évolué quant à la forme, mais pas quant au fond, en ce sens que je ne vois

pas du tout l'utilité de vivre dans une colonie pour réaliser la pluralité en amour. Dans tous les cas, dans une colonie, la famille se dissout à l'entrée et chacun en fait partie individuellement, sans que renaisse la collaboration et les enfants en bas âge restent avec la mère. C'est je crois dans ce sens que Croissac oriente L'INTEGRALE.

PAROLES VIVANTES

Parler est se donner à autrui dans une foi suprême aux traductions. C'est saisir le bruit qui passe, comme un mouchoir, et le marquer à notre chiffre rouge et ardent. Se livrer dans la parole comme dans les autres œuvres d'art : chaque fois davantage au point, plus personnellement, plus intimement.

Mais, pour cela, force est de retenir sa langue en ses entrailles comme un outil attaché au poignet. Ne la détacher que pour travailler, pour s'ennobrir en parlant. Seul le travail rend les paroles limpides et claires comme de l'eau, vastes comme le firmament... ou noires, dures, arrondies comme un bout de sein.

Voilà ce que nous réclamons de ceux qui parlent ou écrivent. Nous voulons un verbe aussi vivant, aussi modelé qu'une œuvre plastique. Nous voulons des mots qui ouvrent des avenues, des horizons, des perspectives. Et qui soient à la rhétorique ce que les figures naturelles sont aux figures peintes.

Nous demandons des paroles vivantes. Telles que celles qu'aimèrent Socrate et Nietzsche. Celles dont Barrett disait qu'en chacune d'elles il y a davantage qu'en un livre. Ce celui qui a à dire de semblables paroles, les prononce.

R. GONZALEZ PACHECO.

Les Compagnons de « l'en dehors » (1)

Comme nous l'avons dit, nous ne pouvons envisager de polémiques au sujet des clauses du contrat qui réunit LES COMPAGNONS DE L'EN DEHORS. Ah ! certes, si nous voulions discuter, les polémiques seraient les bienvenues. Mais — heureusement ou malheureusement — nous avons lancé cette réalisation, non dans le but de discuter, mais dans celui de... réaliser, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Tel qu'il est établi, avec son contrat et ses clauses, ce Milieu peut fonctionner, nous en sommes certains.

Naturellement, n'y ont pas leur place ceux qui considèrent les clauses du Contrat d'association comme une obligation. Nous ne voulons contraindre ni forcer personne à entreprendre quoi que ce soit qui ne soit pas de son goût. Nous nous adressons à ceux qui adhèrent de bon cœur à ce Milieu, parce que, mentalement, avant qu'il ait formé, ils en voyaient l'absolue nécessité.

Il y a mille autres moyens de se rendre utile et de dépenser son énergie qu'en faisant partie des COMPAGNONS DE L'EN DEHORS, qui constituent comme une sorte de « colonie » au sein du milieu social actuel, une colonie dont les participants savent ce qu'ils veulent et possèdent de la camaraderie une compréhension qui leur est propre. LES COMPAGNONS DE L'EN DEHORS constituent un noyau de réalisation au sein du milieu plus étendu des amis et des lecteurs de ce journal. Ils sont assez forts pour s'assimiler les directives du Milieu dont ils font partie, qu'ils aient ou non ce qui rendra à l'usage.

Ovide Ducauroy m'écrit : « Si je n'ai pas encore donné mon adhésion à ton essai d'associationnisme, c'est que je ne voulais pas être des vingt-cinq premiers, j'attendais afin de savoir si nombreux seraient ceux qui voudraient REALISER cette BONNE CAMARADERIE EFFECTIVE. Inscris-moi parmi les ADHERENTS REALISATEURS qui, avec raison, pensent et agissent simultanément, afin qu'harmonieusement se situent : pensées, gestes, actions, résultats. Je suis loin d'être toujours d'accord avec l'ami Ducauroy, mais cette fois-ci, force m'est de reconnaître qu'il a bien saisi l'esprit de notre Milieu. »

Mon état de santé ne m'a pas permis de me trouver le 14 juillet à la balade de L'EN DEHORS. Au moment où j'étais en chemin, cela va mieux. C'est donc partie remise pour le 16 août. Bien ! Les camarades que la question intéressera auront eu le temps de réfléchir. D'ailleurs, au cours de cette balade, je donnerai tous les renseignements sur le fonctionnement des COMPAGNONS DE L'EN DEHORS. Pas de discussion, bien entendu, mais du pratique. Pas de polémique, mais de la réalisation. Pas d'ergoteries, mais de la camaraderie. Une fois n'est pas coutume.

En attendant la publication des statuts, je retire que nous avons fait tirer en plus une centaine d'exemplaires des clauses du contrat du Milieu. Envoi de ces deux exemplaires contre 75 centimes.

(1) Toute lettre concernant les COMPAGNONS DE L'EN DEHORS, toute demande d'admission, toute communication quelconque relative au Milieu qu'ils constituent, est mise sous enveloppe portant la suscription : « Les Compagnons de l'en dehors », à laquelle est incluse en une seconde enveloppe l'adresse de E. ARMAND, telle qu'elle est indiquée dans le numéro courant de l'en dehors. Tout envoi d'argent, sous quelle forme que ce soit, est fait audit nom de E. ARMAND.

Grandes Prostituées et fameux Libertins (48)

La Maison d'Autriche

On sait que pour Maximilien d'Autriche n'importe quelle femme, quelle que fût sa condition, semblait bonne pour répondre à ses désirs amoureux. Les amours adultères de Philippe le Beau rendent folle de jalousie cette pauvre Jeanne de Castille, vindicative et méchante dont Villars nous rapporte qu'ayant fait garrotter une jeune brabançonne d'une grande beauté — l'une des maîtresses de son mari — elle lui fit couper sa riche chevelure blonde et lui lacéra elle-même la figure à coups de ciseaux. Jeu de prince, qui ne comporta aucune sanction, comme bien on pense !

Charles-Quint ne le cédait pas à son rival François I^{er} pour les amourettes, et il fit quantité de bâtards. De nombreuses familles gantoises, les van Belle, les van Leo, les Deynoot, appartenant toutes aux corporations des bouchers et des marchands de poisson s'enorgueillissent encore naguère de leur impériale origine. Longtemps on les appela *Keyserkinderen*, les enfants de l'Empereur. C'était le soir, mystérieusement, qu'il partait en bonne fortune. On a conservé longtemps à l'arsenal de Bruxelles la cotte de mailles, la lanterne sourde et les deux poignards qu'il emportait lors de ses expéditions amoureuses.

Sa tante, Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, ne lui était pas inférieure en fait de pallardise et de gourmandise (on sait que Charles-Quint, gouteux et arthritique ne voulait jamais entendre parler d'un régime quelconque, même d'ennemi, comme dit Brantôme). C'était le soir, lorsqu'il se retirait au convent de Saint-Yves). Le grand amour de Marguerite d'Autriche fut son maître d'hôtel, Antoine de Lalaing, des « embrassements » d'ennemi, comme dit Brantôme, elle fut deux ou trois enfants. Brantôme n'est pas coulant pour Marguerite d'Autriche, il lui attribue une vie fort dissolue, il en fait presque une Messaline. Il affirme qu'elle « ayna la belle Lastomie Fortanguerre » ainsi que d'autres femmes « lascivement et paillardement, comme Sapho, la Lesbienne ». Comme on s'étonnait de lui voir comme favorite une de ses filles d'honneur qui n'avait rien de plus remarquable que les autres, « il fut trouvé et découvert qu'elle estoit hermaphrodite, qui lui donnoit du passe-temps sans autre inconvénient ni scandale ».

Le peuple aimait cependant Marguerite d'Autriche, il la considérait comme une souveraine familière et très généreuse pour les pauvres gens, comme en fait foi son livre de comptes. Elle s'occupait surtout à marier les amoureux — ce en quoi elle se méloit de ce qui ne la regardait pas — et à soigner les enfants abandonnés tant bâtards que légitimes.

C'est sans doute sa familiarité proverbiale et ses instincts paillardis qui donnèrent naissance à bien des légendes, peu édifiantes, qui rappellent le sans-gêne et la liberté de ses mœurs. Nous essayerons, en gâtant un peu, de donner une idée de l'un de ces contes, pris au hasard.

Ayant appris que dans un convent du Brabant existait un moine capable de renouveler les travaux d'Hercule, elle se mit aussitôt en voyage pour aller le voir. Arrivée au monastère indiqué, elle demanda au frère portier s'il était vrai que parmi ses moines se trouvait un homme aussi extraordinaire.

« Oui, illustre dame, répondit celui-ci, et justement le voilà à sa fenêtre, il s'amuse à casser des noix. »

Marguerite leva les yeux et aperçut un athlète nu, aux muscles puissants, qui brisait effectivement des noix avec quelque chose de très dur... mais qui n'était certainement pas son poing !

« Sans s'en douter, elle dit :
« Ce n'est pas mal, mais Hercule aurait fait mieux que cela. Je veux lui parler. »
On la conduisit alors à la cellule du moine.

« Est-il vrai, dit-elle, comme on le prétend, que vous seriez capable de renouveler les travaux qu'accomplissait le dieu païen de la force et de la vigueur ? »

« Oui, Madame, répondit le moine, et peut-être fera-je davantage ! »

« Alors ce fameux exploit, qui lui permit de ravir la couronne d'innocence aux douze filles vierges d'un roi, vous le renouvelleriez ? (Ce travail d'Hercule est apocryphe.) »

« Certainement, c'est peu de chose ! »

« Je voudrais bien voir cela, dit Marguerite. »

« Il ne tient qu'à vous, répond le moine. »

« Et sans plus de préambule, ils se mettent à... compter. Pour ne pas faire d'erreur, on convient de marquer chaque fois un trait à la craie. »

« Neuf ! dit bientôt le moine. »

« Pardou, huit ! dit Marguerite. »

« Je vous assure que c'est neuf ! »

« Non, huit, je n'en décomptais pas ! »

« Ah ! vous le prenez ainsi, fait alors l'autre,

(1) Pêchés primitifs. — Louis Martelthout. p. 298-301.

té, on les flagellait, on les expulsait, mais ils revenaient toujours. A la moindre résistance, on pouvait les exterminer sans quartier. Face à la somptuosité déployée par les chefs du gouvernement, le paupérisme se déployait sous sa forme la plus méchante.

Pour faciliter les exécutions et épargner les frais du bourreau, vagoabonds (hyères) et mendians étaient forcés de se battre les uns les autres. Une bande de « hyères et bytresses » ayant refusé de « battre un l'autre », le « haut officier de Gand » est appelé pour fustiger cruellement « l'ung desdicts hyères jusqu'à ce qu'il se accorderoit de battre l'ung l'autre » et « ven l'obstination desdicts hyères, lesquels aimoient mieux mourir que de battre l'ung l'autre, ledit haut officier fist lui-même lesdictes exécutions ».

Le nombre des exécutions relatives dans les documents officiels est effrayant. Les crimes punis sont multiples et innombrables, mais les châtimens sont atroces. Homicides, viols, infanticides, attaques à main armée, etc. Les comptes des officiers de justice présentent un nombre infini de procès de dérastrés, de sodomites qu'on brûlait à cette époque... Tous les malheureux condamnés étaient-ils coupables ? Sur la déposition d'un seul témoin, les coupés étaient soumis à d'effroyables tourmens. Les bûchers étaient dressés en permanence pour punir les accusés de sorcellerie et d'extradivinaires, les patients se reconnaissaient coupables de tous les délits dont on voulait qu'ils fussent coupables. Presque toutes les soi-disant sorcières reconnues comme Anthomyne de Tenremonde « avoir eu commerce avec le dyable d'enfer ».

On entendait des procès aux animaux eux-mêmes. Le clergé excommuniait jusqu'aux insectes (1) En 1545, le 15 décembre, un porc est brûlé publiquement à Bruxelles, sur la grand-place. D'autres sont punis de mort, soit à Namur, Flavion, Gembloux, Campenhout, ailleurs encore. Tous avaient gravement « meurtri ou mangié un jostie enfant ».

(A suivre.) Emilio GANTE et E. ARMAND.

HOPE CLARE : LA VIRGINITE STAGNANTE, 16 pages, deux dessins de H. Schneider, 25 cent. franco.

